

LE SON DE TENEBRES

NOUVELLE

VIANNEY FRAIN DE LA GAULAYRIE

Chapitre 1

Lundi 8 décembre.

Ousôtos m'emmerde, Ousôtos me les casse, Ousôtos me les brise menu menu ! J'adore mon boulot, mais je déteste Ousôtos. Mais comme c'est lui le client... Ousôtos devient légèrement bègue en cas de conflit :

- Mais enfin, monsieur Na...Nabur, (mon nom est Robert Nabu, mais tout le monde m'appelle Nabur), vous ne pouvez pas donner à notre mixer ce son de... de mobylette !
 - (Moi) La preuve que je peux.
 - Mais en terme de si... si... signature acoustique, l'image de la société Duralex nécessite un con... confort d'écoute beaucoup plus grand ! Le son doit être à la fois souple, ro-ro-robuste, nerveux et raffiné... comme... comme... James Bond !
 - La signature acoustique de votre société, c'est moi qui l'ai inventée...
 - Mais bien sûr, Monsieur Na...Nabur. L'aspirateur au son du six cylindres BMW reste notre meilleure vente. Mais, mais ce son de... mobylette !
 - De Solex, pour être plus précis.
 - Ce son de Solex est beaucoup trop aigre, trop léger, évoquant une technologie complètement dé... dépassée !...
 - C'est ce que je me tue à vous expliquer : c'est justement ce son décalé, rétro, qui fera le succès de votre robot !
 - Ma... ma Direction ne me suivra jamais ; elle veut du con... du confort acoustique, du sérieux, du silencieux, du... du... du soft, de la qua-qualité, quoi !
 - Mais tous les designers sonores font déjà ça, Monsieur Ousôtos ! Vous cuisinez ?
 - Non, mais ma femme...
 - Hé bien, votre femme s'em... nuie dans sa cuisine avec ces appareils qui sont censés travailler sans la déranger, et qui veulent en plus lui faire croire que quand elle appuie sur un bouton, elle dirige le Philharmonique de Berlin !
 - Mon... mon directeur ne va pas aimer du tout ça.
 - Parlez-en à votre femme : c'est elle qui achète le mixer, pas votre directeur...
- Voilà où j'en suis avec Ousôtos. Il faut innover en ne touchant à rien, faire du neuf avec de l'ancien, conquérir des parts de marché en singeant la concurrence ! Et surtout, faire sérieux, faire croire qu'on est sérieux, et finir par soi-même se prendre au sérieux !

Mardi 9 décembre.

Ce matin, en allant au boulot, j'étais content : c'était une journée sans Ousôtos. Mais en arrivant, ma bonne humeur s'est envolée : Louis Létrier (le directeur de ma boîte, L.L. pour les intimes) venait de recevoir un coup de fil du patron de la Duralex. Plutôt inquiet. J'ai dû promettre de faire une autre proposition sonore pour le robot ménager. J'ai quand même obtenu que l'on puisse faire à la fin un test le plus large possible, un référendum dans notre jargon, pour avoir un avis de la clientèle.

Autre source de mécontentement : je suis sûr que Mademoiselle Corti, notre secrétaire, a fouillé dans mes affaires. Elle dit qu'elle range. Moi, je maintiens qu'elle dérange. Il faut dire qu'elle est très intriguée par l'antiquité qui trône sur mon bureau.

- Oh ! Le vieux phonographe ! S'est-elle exclamé dans une brusque intrusion.
 - C'est un pléonasme, lui ai-je rétorqué sèchement.
 - Ah ? Je croyais que c'était un vieux phonographe, a-t-elle dit très dépitée en ressortant.
 L'appareil et ses vieux cylindres contrastent joliment avec mes alambics numériques dernier cri qui sont nécessaires à mes travaux de « designer sonore ». Je déteste ce terme, mais il plaît à Létrier et rassure les entreprises avec lesquelles nous travaillons. C'est vrai que ça fait plus sérieux que « bidouilleur de sons » qui serait pourtant plus proche de la réalité.
 Je trouve formidable les progrès du numérique dans la prise de son. Mais rien ne m'étonne davantage que ce phonographe, âgé de plus de cent ans, qui me restitue des voix tremblotantes de personnes dont les os sont sûrement en poussière. La simplicité de l'appareil m'émerveille aussi : des sons gravent un dessin, et le dessin restitue les sons, sans électricité, purement mécaniquement !
 J'ai passé pas mal de mon temps à regarder le dessin du sillon sur les cylindres. Instructif.

Vendredi 12 décembre.

J'ai bien fait de rester tard à mon bureau. Jean Beugue, un vieux pote, génie informatique à ses heures, m'a apporté son prototype de scanner 3D. Il m'a demandé, avec des airs de conspirateur, de le tester avec les gros outils numériques dont nous disposons au labo. Vivement demain !

Samedi 13 décembre.

Le Samedi, pour bidouiller, il n'y a rien de mieux : je suis vraiment peinard. Le scanner de Jean est stupéfiant : il analyse tout relief avec une précision d'horlogerie suisse. Avec son puissant zoom, le relief d'une feuille de papier glacé est plus proche de l'Himalaya que des plaines de la Beauce.

Vendredi 19 décembre.

La semaine qui vient de s'écouler n'a pas été des plus gaies : Jean Beugue est mort. J'ai voulu l'appeler samedi dernier pour lui faire part de mes premières impressions sur son scanner. Comme ça ne répondait pas, je suis allé directement chez lui en prenant mon temps. Personne non plus. Au café, en bas, ils m'ont dit qu'ils ne l'avaient pas vu de la journée. J'ai commencé à être inquiet. Comme il avait laissé un double de ses clés à la concierge, nous sommes montés chez lui. Une forte odeur de gaz nous a prit à la gorge. Je me suis précipité pour ouvrir les fenêtres. Nous l'avons trouvé le nez sur le carrelage de la cuisine, sans vie. Quand la police est arrivée, nous avons reconstitué sans difficulté le drame : il s'était mis des pâtes à chauffer ; en entrant dans sa cuisine, il s'est reçu sur la tête son autoportrait qu'il avait fait lourdement encadrer, et dont la ficelle a cédé précisément quand il est passé dessous. L'eau des pâtes a éteint la flamme pendant qu'il était assommé, et il est mort asphyxié. Enterrement, cimetière. Quarante ans d'amitié rayés de la carte. Et son scanner que je conserve en secret. Comme si je l'avais volé !...

Lundi 22 décembre.

Ne sachant trop quoi faire avec le scanner de Jean, j'ai « scanné » tout un cylindre du phonographe. J'ai par ailleurs enregistré numériquement le son du cylindre. Il ne me reste plus qu'à faire coïncider les deux. L'ordinateur travaille comme un fou. Mademoiselle Corti m'a surpris en train d'observer le cylindre à la loupe. Je lui ai expliqué, avant qu'elle ne me le demande, que je tentais de voir les musiciens qui jouaient. Elle a levé les épaules à la hauteur des yeux, et les yeux à la hauteur du ciel. Je ne suis pas sûr que nous ayons le même humour, Mademoiselle Corti et moi.

Mardi 23 décembre.

Big Brother a mouliné toute la journée. Sans résultat.

Mercredi 24 décembre.

Victoire ! Je peux enfin me promener visuellement dans le sillon du cylindre, et j'ai la traduction musicale instantanée ! J'écoute pour la énième fois : « T'en fait pas, Bouboule », à l'endroit, à l'envers, plus lentement, plus vite... Je commence à voir et à comprendre ce qui, dans le sillon, est musique, et ce qui est parasite scrachouilleux dû à la dégradation physique du sillon. J'entrevois que ce serait possible sans doute de « nettoyer » les vieux enregistrements, comme on restaure de vieux films. Mais plutôt que de m'arrêter là, je scanne un deuxième cylindre, sans lui fournir la musique. Histoire de voir s'il va réussir à produire du son tout seul. Après quelques manipulations, j'entends, très déformé, « Embrasse-moi, chérie ». Ça marche ! Ça y est ! J'ai inventé le phonographe, cent vingt ans après tout le monde !

Chapitre 2

Mardi 13 janvier.

Depuis bientôt trois semaines, j'ai scanné et mis en mémoire un nombre de cylindres et de disques 78 tours assez conséquent. L'ordinateur me restitue de plus en plus fidèlement les sons qu'il lit. Je n'oublie pas bien sûr pas mon travail pour Ousôtos. J'ai enregistré le son du Solex à l'envers, je l'ai passablement nourri d'effets spéciaux, et j'ai donc une deuxième proposition sonore, nettement différente de la première. Comme cela, il aura le choix entre le Solex et... le Solex. Je sais, c'est mesquin de ma part, mais ça me fait du bien sans lui faire de mal...

Dimanche 18 janvier.

Je suis dans un état d'excitation ! J'ai accompagné une amie au Louvre pour suivre une visite commentée sur l'art égyptien. Ça n'est pas ma tasse de thé, mais ma copine vaut quelques momies, et ses bas-reliefs... mais je m'égare. Donc je ronronnais tranquillement jusqu'au moment où nous avons stationné longuement devant un vase superbe. Et là, le conférencier a expliqué comment, avec un fin stylet, le potier ôtait la dernière pellicule d'argile en la rayant finement, de haut en bas. Et tandis qu'il mimait la scène en l'expliquant, moi, je voyais un énorme cylindre phonographique gravé par un potier égyptien ! Bon sang, mais c'est bien sûr ! Il n'est pas impossible que sur la surface du vase il y ait des traces sonores ! Des sons peut-être cachés dans l'argile, gravés par la main et le stylet du potier ! Des sons d'il y a trois mille cinq cents ans qui sont peut-être déposés là, sous nos yeux et à portée de nos oreilles ! Et s'il y a quelque chose, je dispose de l'outil nécessaire pour lire ces traces ! Tu entends, Jean ? Ton invention va peut-être nous permettre d'entendre des sons de l'antiquité égyptienne, les voix de Ramsès II, de Mentouhotep 1^{er} et de Mykérinos ! On va pouvoir sonoriser les momies !!

Mon amie a été surprise de mon changement d'attitude, et elle n'a pas dû comprendre pourquoi je suis parti gai, sans la raccompagner. Je suis un mufle. Je vais lui téléphoner tout de suite pour m'excuser.

Lundi 19 janvier.

Je suis encore plus surpris qu'hier : le conservateur du musée, à qui j'ai pu brièvement expliquer ma démarche, m'attend demain, jour de fermeture... Il n'avait pas l'air plus étonné que ça !

Mardi 20 janvier.

J'ai pris ma journée, au grand dam de Létrier. Je me suis rendu au musée. Le conservateur est vraiment formidable. J'ai pu scanner plusieurs poteries de la réserve dont l'argile est le moins usé, du moins apparemment. Quand je lui ai demandé pourquoi il n'avait pas eu l'air surpris par mon coup de téléphone de la veille, il m'a avoué que cette histoire de possibles sons cachés dans les poteries circule depuis un moment déjà dans les milieux archéologiques, mais que rien n'a été découvert pour le moment. Et moi qui croyais avoir eu

une intuition géniale !... Le scanner l'a beaucoup impressionné par sa petite taille et son autonomie.

Mercredi 21 janvier.

Les données sont rentrées dans mon ordinateur. Je peux circuler dans les sillons de la poterie aussi facilement que dans ceux d'un disque. Simplement, je ne sais pas ce que je cherche exactement. Les sons que j'en tire pour le moment ressemblent au bruit de la mer dans une grande tempête. J'ignore la vitesse de rotation du tour du potier. Visuellement, c'est très beau, bien qu'un peu aride : j'ai l'impression de circuler dans un labyrinthe, tantôt des espaces larges comme le Grand Canyon, tantôt des gorges aux falaises verticales. Question son : zéro. Une poterie est en meilleur état que les autres : c'est sur elle que je vais m'acharner.

Jeudi 22 janvier.

Aujourd'hui, j'ai repéré une dépression assez forte qui revient très régulièrement. Perplexe, j'ai appelé le conservateur qui m'a immédiatement éclairé :

- C'est probablement la pulsation cardiaque.

Les choses sont toujours évidentes après... Si c'est bien cela, je vais faire des progrès sensibles, car j'ai quasiment la vitesse de rotation du tour : je dois chercher entre soixante et quatre-vingt battements par minute, pouls moyen pour un homme et, espérons-le, pour un égyptien de plus de trois mille ans...

Vendredi 23 janvier.

Journée perdue entre Ousôtos et Létrier.

Samedi 24 janvier.

La journée pour moi tout seul. Un événement sonore émerge du bruit général, proche de la voix humaine. Je suis à soixante pulsations par minute pour le potier, et cent quarante pour moi. C'est à quatre-vingt-cinq pulsations que l'événement sonore devient à peu près clair : c'est un chien qui aboie trois fois. Je suis tout de même un peu déçu : j'aurais préféré un être humain ! Mais enfin, pas de problème de traduction. Il dit bien : Ouah ! Ouah ! Ouah !

Si j'ai pu repérer la voix d'un chien, je devrais pouvoir aussi entendre celle d'un humain ! Et cette nouvelle référence sonore va beaucoup m'aider dans le tri de l'information audible. J'appelle le conservateur qui saute de joie au bout de son téléphone sans fil. Il fait moins la fine bouche que moi et veut absolument entendre cet aboiement ressuscité. Rendez-vous pris pour lundi matin.

Lundi 26 janvier.

Tête de Létrier quand Mademoiselle Corti lui a annoncé, tétanisée : « Monsieur le conservateur du Louvre et Monsieur le conservateur adjoint » ! J'avais prévenu que j'attendais quelqu'un d'important, sans en dire plus. Je n'étais pas peu fier ! Nous avons écouté religieusement les aboiements du chien de Toutânkhamon. L'égyptologue était au bord des larmes, le conservateur sautait comme une puce, et Létrier était partagé entre la vexation de n'avoir pas été tenu au courant, et la vanité qu'il tirait de cette visite flatteuse.

Après le départ de nos visiteurs, j'ai dû faire une mise à jour partielle des neurones de Létrier. Il ne m'en veut pas trop, je crois, d'autant qu'il mesure tout l'intérêt commercial que peuvent représenter mes recherches pour notre petite entreprise.

Mardi 3 février.

Tout s'accélère. Après avoir scanné de nouvelles poteries, je suis tombé sur des sons vraisemblablement humains. Ce sont comme des cris d'une voix d'homme. Avant de prévenir le Louvre, j'ai passé beaucoup de temps à nettoyer au maximum ces sons. Le résultat étant au mieux de ce que je peux faire, j'ai convoqué nos acolytes. Ils sont venus en courant. Là, je les ai vu pleurer tous les deux. La voix est gutturale, chargée de violence. On entend davantage les voyelles que les consonnes. Peut-être lance-t-elle des ordres ? Le

potier était-il esclave ? Quelle est cette langue ? Autant de questions à résoudre. Conférence de presse à réunir pour jeudi.

Jeudi 5 février.

Le bureau de Létrier a beau être grand, Messieurs les journalistes étaient serrés ! C'est surtout ceux de la télévision qui encombrant. Je déteste cette domination de l'image sur le son. Au XVIII^e siècle, « j'entends bien » signifiait que l'on avait compris. Aujourd'hui, « je vois » signifie la même chose. Je suis fier de travailler sur le son. Na !

Vendredi 6 février.

Ça fait quand même une drôle d'impression de se voir à la télé. Je suis allé m'acheter ma baguette, sûr que tout le monde me reconnaissait dans la rue.

Samedi 7 février.

Titres des journaux ce matin : « Le vase qui parle », « La protohistoire en direct ! », « La machine à remonter le temps », « Le son fossile », et j'en passe... J'ai reçu pas mal de coups de téléphone d'anciennes connaissances, preuves de l'impact télévisuel. Et un appel anonyme.

Dimanche 8 février.

Génial, Rabelais ! Il a découvert l'enregistrement des sons il y a presque 500 ans ! Dans le Quart-Livre, Pantagruel et ses compagnons, arrivés aux confins des mers glaciales, entendent des voix sans voir personne. Surmontant leur peur, ils découvrent que, pendant le dernier hiver, eut lieu à cet endroit une féroce bataille entre Arismapiens et Néphélibates, et que leurs paroles gèlent, ainsi que les cris, les hennissements des chevaux, les bruits des canons et autres mousquets. Le printemps approchant, elles dégèlent en libérant leurs stocks de sons et leurs explosions. Quelle imagination ! Et quand on pense à la somme des informations contenues dans une carotte glaciaire aujourd'hui ! Chapeau bas, Rabelais !

J'ai de plus en plus la conviction qu'il y a d'autres sons cachés de par le monde. Des sons fossilisés, comme disait le journal. Des vibrations déformant une matière meuble en train de se solidifier, et que l'on doit pouvoir lire. Et que je dois pouvoir lire.

Lundi 9 février.

Difficile de travailler sereinement avec le téléphone qui vous interrompt toutes les cinq secondes. Létrier se frotte les mains : « ce sont les retombées médiatiques, que voulez-vous, mon cher... » Il m'appelle « son cher » à présent. Le directeur de la Duralux a même envoyé un télégramme de félicitations. Je trouve que beaucoup trop de monde s'intéresse à cette histoire. Je décide de rapporter le scanner chez moi ce soir.

Trois coups de fil anonymes à la maison. Ou trois erreurs, au choix.

Mardi 10 février.

Le labo a été « visité » pendant la nuit. Létrier n'en revient pas. Si j'avais le cœur à rire, je lui aurai dit : « ce sont les retombées médiatiques, mon cher... ». Mais je suis aussi décontenancé que lui. Tout a été dérangé, rien n'a été volé apparemment. Si ce n'était la porte éventrée, on aurait pu croire que Mademoiselle Corti avait fait son ménage. Je me félicite d'avoir emporté le scanner avec moi. Létrier a fait installer une alarme et une porte blindée dans la journée.

Samedi 14 février.

Comme il faisait beau, j'ai pris la voiture avec une idée en tête : scanner les traces de coups de freins que l'on trouve sur les voix rapides. J'en avais remarqué de très belles sur la N118. (De très fraîches, allais-je écrire). Ces cicatrices sont impressionnantes : ce sont presque toujours des rappels visibles de drames de la route. Je m'attends au mieux à pouvoir entendre des coups de freins, et, à première vue, cela ne présente pas beaucoup d'intérêt.

Mais, grâce à ça, j'espère surtout augmenter les possibilités d'analyse de mon scanner, car je connais déjà le résultat sonore que je recherche.

Lundi 16 février.

Parmi les appels téléphoniques reçus au labo, un soi-disant journaliste insiste pour que j'essaye d'entendre les sons cachés dans les sillons des labours. L'idée est amusante, et j'informe le farceur que j'entreprends des recherches en ce sens.

Les traces de coups de freins ont donné du mal à Big Brother, mais il en est venu à bout. Le champ des possibles s'agrandit sérieusement pour l'appareil.

Mercredi 25 février.

Le journaliste farceur me contacte de nouveau. Je me prête au jeu un moment en lui affirmant qu'en scannant différents sillons de labour, j'ai pu identifier nettement des sons de tracteurs, et reconstituer d'après leur bruit, leur marque et même leur puissance. J'en remets une couche en lui précisant que sur un labour très ancien, et conservé en l'état par le fait de la jachère, j'ai pu entendre un John Deere de 1947 à deux cylindres, d'une puissance de 40 chevaux. Il me fait répéter tout pour prendre des notes. Jugeant que la plaisanterie a assez duré, je l'informe du désir que j'ai de raccrocher pour pouvoir continuer mes travaux.

Jeudi 26 février.

Ousôtos est venu avec visiblement la consigne d'accepter mon choix, quel qu'il soit. Il a donc été d'accord pour le son de Solex nature. Vive la notoriété !

Vendredi 27 février.

Horreur ! C'était un vrai journaliste qui m'a questionné avant-hier. Et qui n'a aucun sens de l'humour, contrairement à ce que j'ai supposé ! Il m'a envoyé le canard dans lequel il écrit, avec son article en bonne place... hélas ! Il s'étale longuement sur les sons contenus dans les sillons de labour, avec une poésie rurale d'une rare légèreté... Par exemple : « Quand, de son pas lourd, le paysan rentre à la ferme pour goûter le potage, après une dure journée de labeur, il ne se doute pas qu'il a laissé dans la terre nourricière la musique de son tracteur, et que, derrière chaque motte, se cache une note... »

Qu'un son impur abreuve nos sillons !

Chapitre 3

Mardi 3 mars.

J'ai reçu une proposition d'un archéologue italien : chercher dans les ruines de Pompéi la trace de sons fossiles. L'idée me séduit d'autant que, parmi les matières passant très rapidement de l'état fluide à l'état solide, la lave est en excellente position. Létrier est d'accord pour se passer de moi quelques jours. Mademoiselle Corti a eu pour moi les yeux de Miss Money Penny lorsque qu'elle regarde 007 partir en mission spéciale.

Beaucoup de coups de téléphone des médias aussi pour demander des précisions sur la présence de sons de tracteur dans les labours... J'infirmes et je rectifie tant que je peux, mais la rumeur est lancée... On a bien cru (et fait croire), il y a quelque temps, que l'eau avait de la mémoire, et que, même quand il n'y avait plus rien, il y avait toujours quelque chose... Quand il n'y en a plus, il y en a encore ! « C'est plus fort que de jouer au bouchon », aurait conclu ma grand-mère.

Samedi 7 mars.

Nice. Rome. Naples. Enfin un temps de printemps. Le Vésuve, magnifique et majestueux, et Pompéi. C'est un charmant cimetière. Orecchio, mon archéologue, est volubile, et, dans un délicieux charabia d'italien et de français, il me fait découvrir ce site et son histoire tragique. Volubile, voire bavard. C'est surtout des cendres chaudes qui ont recouvert maisons et

habitants, il y a presque deux mille ans ; donc je n'ai pratiquement aucune chance de trouver des phénomènes vibratoires conservés par des cendres. Je suis un peu déçu.

Le petit musée de la ville où nous terminons notre promenade contient des choses plus intéressantes : des moulages de corps de victimes. Certains ont été recouverts de cendres mélangées à de la pluie, et ces moulages naturels sont d'une précision anatomique parfaite. Je sors enfin mon scanner. Orecchio m'assomme de questions et de commentaires. Je scanne différents moulages, notamment une calotte de mortier naturel qui reproduit, tel un masque funéraire, la totalité de la face et de la gorge. C'est la gorge qui m'intéresse le plus, à cause de sa proximité d'avec les cordes vocales. Il n'y a rien de visible à l'œil nu, mais connaissant la finesse de lecture de mon appareil, je ne néglige rien. Devant la logorrhée de mon hôte, j'ai la mauvaise pensée que, s'il avait été pompéien à la fin du mois d'août de l'an 79 de notre ère, j'aurais eu l'absolue certitude de découvrir sa voix fossilisée quelque part...

Dimanche 8 mars.

Hôtel délicieux. Petit déjeuner en pyjama sur la terrasse, face à la mer. Mais qu'est-ce que je fais à habiter au nord de la Loire ?

Lundi 9 mars.

Fax de Létrier qui m'enjoint de contacter immédiatement le professeur Harachi-Slouchoff de l'université de Moscou. Il parle heureusement un français impeccable... Il me demande de le rejoindre au plus vite à Moscou. J'ose lui demander pour quelle raison. La découverte d'un dinosaure conservé dans les glaces aux confins de la Sibérie. L'unique chance de découvrir peut-être des sons vieux de plus de 100 millions d'années. Je suis enthousiaste. Enfin un défi digne de mon scanner. Le professeur ayant mon accord de principe, dit qu'il s'occupe de tout et que je recevrais visas et billets d'avion à mon bureau parisien.

Je recouvre mentalement la mer Tyrrhénienne d'icebergs pendant que je profite de mes dernières heures au soleil, sur la terrasse.

Orecchio me raccompagne jusqu'à l'aéroport. Il m'a préparé un petit comité d'accueil de journalistes. Grâce aux flashes, j'ai pu tester la résistance d'une porte en verre. De front. Je laisse Orecchio faire le paon au milieu de sa cour, et je m'envole.

Mardi 10 mars.

J'ai passé la journée à nourrir Big Brother. Il cherche, le bougre, comme moi. Mademoiselle Corti m'a trouvé bronzé. Elle me cherche, ou quoi ?

Mercredi 11 mars.

Un cri affreux. Le dernier, sans doute. Je m'y attendais, bien sûr, mais c'est quand même horrible. Comme je le pressentais, c'est sur la gorge que je l'ai trouvé. Pompéi n'est plus le charmant cimetière de l'autre jour. Ce cri efface vingt siècles d'un seul coup. J'ai prévenu Orecchio tout de suite. Il est resté sans voix un bon moment. Un comble...

Jeudi 12 mars.

Létrier a tenu absolument à m'amener à une exposition de peinture à l'heure du déjeuner. Il a voulu aussi que j'amène mon scanner. Il s'agit d'un peintre sud-coréen très en vogue, paraît-il. Quand j'ai pénétré dans la galerie, j'ai tout de suite compris où il voulait en venir. Les tableaux consistent tous en des lignes horizontales serrées les une contre les autres. Un peu comme Buren, mais dans l'autre sens et en plus petit. Que des toiles grises, identiques, ne diffèrent que par leur format. Zen. Même sous la torture, je ne dirai pas ce que j'en pense. C'est trop grossier. J'ai scanné discrètement tout ce que j'ai pu pendant que Létrier détournait l'attention du marchand. En sortant, on a ri comme des gamins.

Vendredi 13 mars.

J'ai reçu du consulat russe un dossier complet avec billets d'avion et tout le saint-frusquin. Comme les vols peuvent faire escale à Cracovie, je décide d'en profiter pour aller voir Auschwitz. Par curiosité.

Les tableaux de notre ami sud-coréen contiennent, en dehors de sa propre pulsation cardiaque, des pulsations plus rapides. Vraisemblablement de la musique de variétés. De la voix est perceptible aussi, d'une femme hystérique. J'isole un passage où elle est assez nette. Comme je ne suis pas doué pour les langues, je téléphone à un service de traduction. Je dois faire entendre plusieurs fois la phrase à la traductrice qui, après un silence, explose de rire en se confondant en excuses. Je laisse passer quelques spasmes et elle me dit, entre deux hoquets, que la femme crie à peu près cela : « Au lieu de faire tes conneries, tu pourrais m'aider à mettre le couvert ! », puis mon auditrice repart dans son fou rire. On ne sait pas toujours ce qu'endurent les artistes...

Samedi 14 mars.

J'ai joint Harachi-Slouchoff et nous sommes convenus de nous retrouver à Moscou le mercredi soir. Lorsque je lui ai fait part de mon intention de visiter Auschwitz, il m'a demandé si j'espérais trouver quelques sons fossilisés. J'avoue que l'idée ne m'avait pas traversé l'esprit.

Dimanche 15 mars.

J'ai fait ma valise après une assez mauvaise nuit. J'ai rêvé que des hordes d'hommes néandertaliens me reprochaient de les avoir troublés dans leur sommeil éternel. Ils m'encerclaient avec l'évidente intention de me réduire en miettes. Je me voyais alors hurlant silencieusement, comme dans le tableau de Munch : « Le Cri ».

Lundi 16 mars.

Je me sens fiévreux, mais j'ai décidé de partir, je pars. Berlin. Cracovie. Moins 5° centigrade. C'est bientôt le printemps... Un taxi me conduit à mon hôtel, place Rynek Glowny. Magnifique. Je visite une église, un ancien beffroi, puis je m'occupe de mon voyage en car pour le lendemain. Il fait trop froid, je reviens vite passer la soirée à l'hôtel surchauffé, en me laissant bercer par la musique des voix polonaises.

Mardi 17 mars.

Toujours le même froid. La cinquantaine de kilomètres qui nous séparent d'Auschwitz (Oswiecim, ici) sont parcourus lentement par le car. Campagne hivernale, Carpates enneigées au loin, de temps en temps un paysan et son cheval. Pays rude. Arrivée au pays des ombres : un peu de monde, mais sans plus. Surtout un silence immense qui se dégage des bâtiments. Le silence a ici une épaisseur et une densité incroyables. Pas un silence silencieux ou creux, recueilli ou même religieux, mais un silence énorme, violent comme une tempête, pesant comme un trou noir. Je ne trouve pas de mots pour exprimer cela. Une image me revient : « Le Cri » de Munch. Même densité, même hurlement silencieux, sans respiration ni fléchissement. Je suis bouleversé.

Je quitte le groupe pour m'attarder devant les ruines de la chambre à gaz, à côté du vestiaire du crématoire III. Je repense à ce que m'a dit Harachi-Slouchoff à propos des sons fossiles possibles. Trois mille personnes enfermées là, dans le noir, avec le Zyklon qui brûle les gorges, les plus forts qui montent sur les plus faibles pour chercher un peu d'air respirable, toujours plus haut, et les hurlements qui mettent plusieurs minutes avant de décroître d'intensité, puis les derniers râles, et enfin, le silence. Ensuite l'ouverture des portes et la masse des chairs compactes qui tombent comme des blocs de granit... Et que reste-t-il de tout cela ? Le seul silence, qui hurle dans ma tête. Les yeux remplis de larmes, je sors mon scanner et je passe devant ces pierres muettes comme un salut à la mémoire de tous ces innocents. Un homme s'est approché de moi et, dans un franglais me demande si je ne suis pas l'homme qui « fait parler les momies ». Je lui réponds par l'affirmative, mais j'ajoute qu'ici, il n'y a que le silence à entendre, que lui seul a quelque chose à dire. Il me demande s'il peut faire une photo de moi. Je hausse les épaules : « Si vous voulez... A quoi bon ? »

Nous nous quittons. Je finis ma visite, très déprimé. Une question me hante : est-ce que, dans vingt siècles, ce lieu deviendra un charmant cimetière, comme Pompéi ?
Retour à Cracovie.

Mercredi 18 mars.

Aéroport. Avion. Moscou sous la neige. Harachi-Slouchoff est là, comme prévu. Il me trouve fatigué. Je lui explique que j'ai été secoué par ma visite au camp d'Auschwitz. Il dit qu'il me comprend et il me conduit à ma chambre d'hôtel. Nous devons reprendre un avion le lendemain qui nous rapprochera du site. Il ne s'éternise pas. J'apprécie sa discrétion.

Jeudi 19 mars.

La nuit est courte, mais elle m'a fait du bien. Je me sens plus disponible pour affronter ma nouvelle mission. Je file à l'aéroport pour retrouver Harachi. Nous nous envolons pour Novossibirsk. Cinq heures de vol : la Russie n'en finit pas. De temps en temps, Harachi m'explique où nous allons. En fait, pas très loin du lieu où on a retrouvé des mammoths congelés au début du siècle. Nouvel avion, cap plein Nord. Après trois nouvelles heures de voyage, atterrissage. Nous sautons dans un véhicule tout terrain et nous roulons dans un paysage blanc où seuls les rochers apportent des taches sombres. J'ai un sentiment de bout du monde terrible. Pire qu'à Brest.

La nuit est là à présent et nous arrivons dans un village. C'est là que nous allons dormir. Moins 25°, le printemps est quasiment là. Sourires et grande chaleur pour nous accueillir. Le froid n'empêche donc pas d'être heureux ? Je m'écroule sur mon lit.

Vendredi 20 mars.

Encore cinquante kilomètres, puis nous arrivons. Enfin... Une cabane en bois, des tentes. Et comme un énorme iceberg devant, mais fait de glaces et de rochers. Harachi m'explique qu'il y a eu un basculement de terrain très récent qui a mis à jour quarante mètres de sous-sol. Il est très excité et veut me faire voir tout de suite son dinosaure. Nous marchons vers l'iceberg. J'espère que les mouvements du sol ne vont pas reprendre tout de suite. Harachi me rassure en m'expliquant que c'est plus facile de prévoir le temps qu'il fera demain que de répondre à mon interrogation. Au pied de la faille, nous longeons la paroi quelques mètres, et là, nous découvrons la bête. Fabuleux ! L'animal, de près de trois mètres de haut, est comme dressé devant nous, dans un aquarium de glace et de boue mélangées. Sa gueule est ouverte et montre des dents qui ne devaient pas manger que de l'herbe. Il règne une odeur suspecte. Comme je fais la grimace, Harachi me montre la base de l'animal : la queue a été sectionnée lors du mouvement de terrain, et des loups ont commencé à la manger. Bref, la décomposition est en route.

L'espèce est inconnue. C'est bien sûr un carnivore, proche du tyrannosaure, mais pour le reste, il faut analyser la bête. Je demande comment ils vont faire. Il m'explique qu'ils vont faire fondre la glace pour mettre à nu les chairs et procéder à quantité d'analyses.

- Mais, m'insurges-je, ne serait-il pas mieux de le laisser dans la glace qui le conserve depuis si longtemps ?

- L'été n'est pas loin, me répond Harachi, la glace va de toute façon fondre, et le travail de décomposition une fois commencé se poursuit inexorablement.

L'été n'est pas loin... ce pays est surréaliste !

- Pensez-vous pouvoir récupérer des traces sonores ?

Je lui dis que peut-être dans les boues, mais sûrement pas dans la glace. Nous nous réfugions dans la cabane de bois chauffée. Je suis médisant : c'est un chalet suisse, équipé de matériel informatique remarquable, de téléphone et fax par satellite. Comme je n'entends pas le moteur du générateur d'électricité et que je m'en inquiète tout haut, Harachi me montre par la fenêtre un cube de béton jouxtant la maison, et me dit avec un grand sourire :

- Électricité nucléaire.

Je garde pour moi mes réflexions désagréables sur la sécurité nucléaire, et je refoule une envie, très déplacée, de parler de Tchernobyl. On est entre gens bien élevés, quoi.

Harachi m'invite à téléphoner si je le veux, après m'avoir toutefois informé des huit heures de décalage horaire. J'appellerai Létrier ce soir.

Je passe ma journée à régler les problèmes de mon scanner dus aux brusques changements de température.

J'ai Létrier à son bureau. Il me laisse à peine lui dire que je suis bien arrivé pour me parler d'un article sur moi qui vient de paraître dans un grand quotidien anglais. Sur moi, et à propos d'Auschwitz. Je ne comprends rien à ses explications embrouillées. Il dit qu'il me faxe le tout. Cinq minutes après, je reçois un article avec une photo de moi devant les ruines de la chambre à gaz d'Auschwitz, le scanner à la main. Je me souviens instantanément de la rencontre que j'ai faite à Auschwitz. C'était donc un journaliste. Et l'article dit en substance, qu'après avoir découvert les sons fossiles de poteries égyptiennes et le cri d'un pompéien mort il y a vingt siècles, je cherche, dans le plus grand secret, les témoignages sonores qui mettraient enfin un terme à la triste polémique sur l'existence des chambres à gaz dans les camps d'extermination. De quoi clouer le bec à tous les révisionnistes antisémites ! Comme il y va, le journaliste ! Ni de main morte, ni avec le dos de la cuiller ! C'est malheureusement exclu. L'idée me fait tout de même sourire. Ils sont fous, ces journalistes !

Dimanche 22 mars.

On travaille beaucoup pour réchauffer le lézard sans l'abîmer. Et pour nous réchauffer aussi.

Lundi 23 mars.

Fax de Létrier reçu pendant la nuit. Mon appartement a été cambriolé et mis à sac. Il ajoute qu'il s'occupe de tout et que je ne m'inquiète pas. Je n'ai pas le temps de trop y penser d'ailleurs. La tête du dinosaure est dégagée et je scanne les moindres traces de boue gelée. Malgré le froid intense, la décomposition est en route. Il pue de la gueule, ce vieux lézard. Pour chercher des traces de sons, j'ai besoin de toutes mes données informatiques. Je faxe à Létrier pour lui indiquer précisément les différents disques dont j'ai besoin ici pour travailler et les procédures à suivre pour leur transfert.

Mardi 24 mars.

Les données informatiques voyagent plus vite que les hommes, c'est vérifié.

Vendredi 27 mars.

Le réchauffement est sensible. La bête dégage une puanteur infecte. J'ai pu repérer des traces sonores multiples, mais rien d'étonnant ni de net encore. L'animal est tombé dans une excavation, s'est blessé, et est mort s'englissant dans ces boues à la limite de la solidification. Je cherche des cris, bien sûr. C'est gai. Et si je trouve, Spielberg va être obligé de recommencer les bandes sons de certains de ses films !

Lundi 30 mars.

Ça y est. Nous avons des cris corrects. Un mélange de basses fréquences proches du meuglement, et des fréquences plus aiguës comme le cri d'un cacatoès. Harachi est aux anges. Il a fait ouvrir une bouteille de vodka et porte des toasts toutes les dix minutes. Moi, je déprime complètement. Les cris de cette bête agonisante ne me réjouissent pas. J'en ai marre de voyager dans le temps au milieu de ses drames, d'entendre la vie seulement au moment où elle s'échappe. Je repense à Auschwitz. N'y a-t-il pas moyen d'entendre autre chose que le cri des victimes ? Où sont les mots d'amour, les mots tendres, les rires et les cris de joie ? Comme dans l'histoire des peuples, n'y a-t-il que la violence pour s'inscrire dans la mémoire collective ? Ne transmet-on que la mort, finalement ? Je bois avec Harachi, mais pas pour les mêmes raisons que lui.

Mardi 31 mars.

Je me suis réveillé avec la gueule de bois. J'organise mon retour plus directement que mon aller, grâce à Harachi. Je vais saluer une dernière fois les restes parfumés du dinosaure. Le

retour est à la fois soulageant et inquiétant. Je quitte une région inhospitalière, mais je vais retrouver un appartement sens dessus dessous.

Jeudi 2 avril.

Deux jours de voyage épuisants. Enfin la douceur relative d'un printemps parisien qui s'annonce bien. Les marronniers sont d'un vert attendrissant et presque en fleurs. Pâques est dans dix jours. Mon appartement est à peu près conforme à ce que j'avais imaginé. Je ne comprends pas ce qui s'est passé ici. Rien n'a été apparemment volé, mais tout a été abîmé, voire saccagé. Le magnétoscope est écrasé, la télévision en miettes, les rideaux déchirés, les tiroirs vidés et piétinés. J'en passe, et des plus désagréables. Le téléphone est un des rares objets épargnés, ainsi que le répondeur. J'écoute les messages : il y en a plein. Des insultes, proférées par des voix jeunes, hommes et femmes, et des menaces genre : « on va te faire regretter de ne pas avoir fini gazé en Pologne », ou bien « quand tu prends le métro, n'oublie pas qu'on est pas mal à vouloir te pousser sous la rame », suivent des noms d'oiseaux que l'honneur et la décence m'interdisent de préciser davantage, comme le disait Pierre Dac. Les rires en moins, car la plaisanterie est d'un goût absolument détestable. Je porte plainte immédiatement à la police de mon quartier.

Vendredi 3 avril.

J'ai été au labo. Létrier avait organisé une petite fête pour mon retour. Je suis arrivé pas rasé, n'ayant pratiquement pas dormi. Mademoiselle Corti m'a trouvé une mine superbe, genre Harisson Ford à la fin d'un tournage d'Indiana Jones. Létrier a étalé sur son bureau tous les articles où l'on mentionne mes découvertes. Ousôtos et son patron sont là aussi, ainsi que des relations de Létrier. Il y a à boire. On me demande de raconter tout. Je bois pas mal pour retrouver un peu de panache. Et je fais mon numéro. J'en rajoute sur l'odeur du dinosaure, sur son oeil chargé de cruauté, sur tout. Ils sont ravis et moi, je suis bourré. Je demande à m'absenter pour régler des questions d'assurance concernant mon appartement. Je reviens, titubant, chez moi. Je me couche immédiatement. Le téléphone me réveille, il est 17 heures. C'est un déluge d'insultes et de menaces de mort. Je me sens mal, je tremble, j'ai la fièvre. Je me sers un grand whisky, je mets le répondeur et deux boules Quiès dans mes oreilles. Je sombre de nouveau dans un sommeil profond.

Dimanche 5 avril.

Je suis dessaoulé définitivement. J'ai passé tout mon dimanche à écouter les voix enregistrées sur mon répondeur. Je commence à comprendre l'évidence, ce que la fatigue et l'alcool m'empêchaient de voir : la haine qui s'exprime ne m'est pas directement adressée. C'est une haine antisémite, une haine du juif. C'est la médiatisation de mon passage à Auschwitz qui a réveillé tout ça. C'est limpide. Ils croient ce qu'ils ont lu dans le journal : que je vais prouver l'existence des chambres à gaz ! Que je vais faire entendre au monde entier l'inouï, l'indicible, l'inexprimable, la honte de l'humanité, la preuve de leur non-appartenance à l'humanité ! Pauvres fous ! Je regrette un instant la puanteur du dinosaure : elle était bien douce à côté de ce que je respire dans cette haine antisémite.

L'ennemi est dévoilé, sans visage cependant. En tous cas, je n'ai plus peur. Qu'une énorme colère.

Nouveau coup de téléphone le soir. Je l'attendais celui-là. Et je coupe le déluge d'insultes pour dire que je sais d'où viennent ces appels, que les cris des victimes juives sont intacts, que je les ai recueillis, que pas un ne manque, et qu'ils vont bientôt les entendre, comme le reste du monde, et que ma ligne est surveillée par la police, et qu'on se retrouvera au tribunal. Ce n'est que du mensonge, bien sûr, mais ça me soulage. La peur change de camp. Un bref silence, puis la communication est coupée. Je jubile.

Lundi 6 avril.

Je me sens reposé, enfin. Le répondeur n'a pas été sollicité. Je vais enfin pouvoir travailler. Avec Létrier, j'étudie les différentes propositions que nous avons reçues du monde industriel.

Prises de contact. On remplit le carnet de rendez-vous pour la semaine prochaine, après Pâques.

Jeudi 9 avril.

Tout va bien, le travail, la santé, merci beaucoup. Chaque soir, il y a un coup de téléphone anonyme, mais sans insultes. Ça raccroche tout de suite. Dimanche, je vois ma copine du Louvre. On va faire la fête.

Le journal de Robert Nabu dit Nabur s'arrête ici. Son amie l'a trouvé gisant dans son sang le dimanche d'après. Il a été égorgé à l'arme blanche, samedi 11 avril, chez lui, par un ou plusieurs inconnus. Détail sordide : son scanner était enfoncé de force dans sa plaie béante.